



HAL
open science

La Grande Guerre : apports des témoignages des Mauriciens et des articles de journaux mauriciens

Shakuntala Boolell

► To cite this version:

Shakuntala Boolell. La Grande Guerre : apports des témoignages des Mauriciens et des articles de journaux mauriciens. *Revue historique de l'océan Indien*, 2015, La Grande Guerre et les pays de l'Indianocéanie, 12, pp.116-126. hal-03419250

HAL Id: hal-03419250

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03419250v1>

Submitted on 8 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La Grande Guerre : apports des témoignages des Mauriciens et des articles de journaux mauriciens

Shakuntala Boolell

Open Learning University

Conseillère municipale, Quatre Bornes

Les témoignages recueillis apparaissent pour un grand nombre après la guerre et constituent une source précieuse et intéressante. La perspective est différente de celle de l'historien et du documentaliste compte tenu de la transcription des événements, des impressions et du registre utilisé. En cernant la définition terminologique, nous comprenons que tout témoignage, d'étymologie latine *testimonium*, est un récit destiné à faire savoir ce qu'on a vu en un lieu précis et à un moment donné, ce qui concorde avec un témoignage direct ou même ce peut être un rapport, un compte-rendu de ce qu'on a entendu et appris par quelqu'un d'autre. Dans les deux cas de figure, il s'agit de certifier qu'on a effectivement vu, vécu et entendu telle expérience ou autre qui est alors restituée en utilisant un langage direct, sincère, sans détour, sans équivoque.

Ainsi *The Sunday Times*, journal britannique qui avait reçu des carnets, *pocket diaries*, lettres *etc.* les publiait au fur et à mesure qu'ils lui parvenaient dans la période post guerre. D'autres témoignages, correspondant à de rudes expériences, ont paru dans des journaux des tranchées, entre autres *L'Argonaute* en 1916 et dans *La Saucisse* en 1917. Beaucoup de conclusions en ont été déduites : A qui s'adressent ces témoignages ? Les destinataires sont-ils la famille, le monde combattant, la conscience politique ou le grand public ? Est-ce une forme d'exorcisme ? Les témoignages se prêtent-ils à une nouvelle lecture ? Ainsi témoigner dans le contexte de la guerre ne correspond-il pas à faire le procès de la guerre ? A l'île Maurice, les témoignages qui ont paru dans *le Mauricien* et *Le Radical* en novembre et décembre 1914 sont à peine lisibles et d'autres, dignes d'intérêt, ont été relevés dans le journal *Le Progrès colonial*.

Nombre de témoignages recueillis sur la Grande Guerre

Sept témoignages écrits s'étalent sur quatre mois, de septembre à décembre 1914. Quatre d'entre eux retracent des expériences personnelles de la guerre qui sont tant palpitantes que douloureuses.

- Dans le journal *Le Radical*, ont paru les « Bloc-notes d'un Mauricien pendant la guerre », rédigés le 25 septembre et le 26

septembre 1914²⁷⁵. Comme le titre l'indique ce sont des témoignages sur Paris et la presse parisienne, entre autres.

- Le second est un récit du Capitaine Brebner, relaté à l'intention des lecteurs du journal local, soit *Le Mauricien*. Le témoignage indirect est tiré de la revue *La Gazette des Iles et de la Mer des Indes*, intitulé « Détails inédits sur le Königsberg », paru initialement dans *Le Mauricien* du 1^{er} octobre 1914²⁷⁶.
- Le troisième témoignage, le plus long, paru le vendredi 13 novembre dans *Le Mauricien, Quotidien de L'Ancienne Ile de France*, date du 16 octobre 1914, en provenance de Paris. Son titre est « Lettre de Paris » avec un paratexte : Extraits D'une lettre d'un jeune Mauricien, infirmier de la Croix Rouge à ses parents²⁷⁷.
- Le quatrième témoignage est celui d'Edouard Helsey paru dans *Le Progrès colonial 7^e année* le mardi 24 novembre 1914, est intitulé « La vie étrange dans la tranchée »²⁷⁸.
- Le cinquième témoignage sur le croiseur-cuirassé Waldeck-Rousseau, paru le samedi 10 décembre 1914 dans *Le Mauricien*, découle de l'expérience d'un jeune marin mauricien²⁷⁹.
- Le sixième témoignage, ayant pour titre « Visions de bataille », apparaît comme des bribes de souvenirs racontés par un jeune Mauricien et est publié le 14 décembre 1914 dans *Le Mauricien*²⁸⁰.
- Le septième et dernier témoignage d'une dizaine de lignes, paru dans *Le Mauricien* du 16 décembre 1914, est un trait saillant dans une lettre de Bordeaux datant du 24 novembre 1914, envoyée à Maurice par Madeleine Touche, et destinée à sa cousine – la mère d'Edouard Touche, un caporal au 49^e de ligne²⁸¹.

Un seul témoignage oral s'ajoute à cette liste et il est d'un apport historique puisqu'il est lié au monument des morts (*War Memorial*) érigé le 15 avril 1922 dans le centre d'une ville des Hautes Plaines Wilhems à Maurice.

Si les témoignages devraient être nombreux surtout après la guerre, très peu ont pu être conservés dans les journaux de l'époque et les archives familiales et nationales. Yvan Martial, éditeur de *La Gazette des Iles et de la Mer des Indes*, a publié quelques articles sur la Grande Guerre et rappelle la fébrilité des lecteurs des journaux de l'époque qui, mus par le patriotisme,

²⁷⁵ Paris, 1914, « Les Bloc-notes d'un Mauricien pendant la guerre », *Le Radical* 25 septembre ; Paris, 1914, *op. cit.*, *Le Radical* 26 septembre.

²⁷⁶ Capitaine Brebner, 1914, « Détails inédits sur le Königsberg », *Le Mauricien* 1^{er} octobre ; Capitaine Brebner, 1914, *op. cit.*, *La Gazette des Iles et de la Mer des Indes*, 1990.

²⁷⁷ *Le Mauricien, Quotidien de L'Ancienne Ile de France*, 13 novembre 1914.

²⁷⁸ Edouard Helsey, 1914, « Lettre de Paris », *Progrès colonial*, 24 novembre.

²⁷⁹ *Le Mauricien, Quotidien de L'Ancienne Ile de France*, 10 décembre 1914.

²⁸⁰ *Le Mauricien, Quotidien de L'Ancienne Ile de France*, 14 décembre 1914.

²⁸¹ Madeleine Touche, 1914, « Une lettre de Bordeaux destinée à la mère d'Edouard Touche », *Le Mauricien, Quotidien de L'Ancienne Ile de France*, 16 décembre.

voulaient être renseignés sur la géopolitique, sur les avancées des troupes françaises, la contre-offensive et le recul de l'ennemi, mais surtout sur les menaces qui pesaient sur les villes côtières.

Dans un article, Yvan Martial ajoute un intertitre « Le spectre des croiseurs » et un commentaire qui justifie ce trauma : « A Maurice, comme dans toutes les autres îles de la planète, le danger en temps de guerre mondiale, ne pouvait venir que de la mer. Ce danger pouvait prendre plusieurs formes dont entre autres le débarquement des soldats ennemis, le bombardement de l'île ou plus exactement de ses principales villes côtières par un croiseur ou encore le blocus des navires de commerce par le simple fait qu'un ou plusieurs croiseurs ennemis patrouillaient dans les environs »²⁸².

Certains journaux reproduisaient des télégrammes, des manifestations, des lettres et des témoignages. Les témoignages qui m'ont interpellée permettent, sur une base comparative, de tirer au-delà des conclusions classiques, de crimes ou d'horreur, des conclusions folkloriques, spectaculaires, dramatiques, voire poétiques. Une comparaison sera également établie avec une expérience plus crue et poignante parue dans *La Saucisse* en avril 1917 et citée par Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker dans le livre *La Grande Guerre*²⁸³.

Les témoignages sur la guerre découlent non seulement d'une volonté de communiquer une expérience unique mais aussi de nous plonger dans le monde de l'absurde. Il va de soi qu'ils n'échappent pas à glorifier ceux qui ont pu échapper à la mort et qui ont su démontrer des qualités comme l'endurance, le sens du devoir et de la discipline, et l'âme patriotique... C'est un aspect qui se retrouve dans « La vie étrange dans la tranchée » avec le rôle de deux motocyclistes qui bravent les dangers au risque de leur vie : « Ils vont tenter de ravitailler trois cents de nos hommes que nous ne pouvons approcher que de nuit. Français et Allemands s'observent là, de tout près, chacun dans ses tranchées ne pouvant avancer ni reculer sans être mis en joue »²⁸⁴. Ce témoin ignore ou masque l'identité de ceux qui apportent des provisions aux soldats, mais sous-entend que leur mission est admirable car c'est une mission patriotique. Cette allusion, si concise soit-elle, est une forme d'hommage à ceux qui ont contribué autrement que par les armes. L'écriture d'une grande simplicité ne livre pas force détails sur les techniques de combat dans le « système tranchées » de l'époque ; il suffit de quatre verbes « s'observent, ne pouvant avancer ni reculer » pour traduire la posture des soldats aux aguets. Ce témoignage privilégie l'euphémisme dans la mesure où aucune information n'est disponible sur les horaires ou les émotions...

²⁸² Yvan Martial, « Détails inédits sur le Königsberg », dans le Journal *Le Mauricien et La Gazette des Îles*.

²⁸³ Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *La Grande Guerre*. Paris : Découvertes Gallimard Histoire, 1998/2013.

²⁸⁴ Edouard Helsey, « La vie étrange dans la tranchée », *Le Progrès colonial* 7^e année.

Le témoignage oral de Raoul Noel, âgé de 89 ans, vivant à Pointe aux Canonnières, est d'un apport intéressant. Il se souvient de son jeune oncle Edgar Ducler Des Rauches, qui est tombé sur le champ de bataille à Versailles peu de jours avant l'armistice. Le nom d'Edgar Ducler Des Rauches figure sur le monument aux morts devant le Collège Royal de Curepipe. Le corps n'a pas été rapatrié à Maurice mais, dans les archives familiales encore préservées, il est noté que « la dépouille a été ensevelie sur le champ de bataille avec tous les honneurs militaires »²⁸⁵. Mais, par la suite, une cousine de Bordeaux, Mme Cluzant, qui correspondait avec la famille mauricienne s'est chargée du transfert de la dépouille qui a été alors inhumée dans le caveau familial maternel à Quinsac en Gironde. Ce jeune héros était adjudant dans le 418^e régiment.

Ce n'est qu'en mai 1917 que le *Journal de Maurice* et le *Petit Journal* avaient publié un article le mentionnant comme l'une des malheureuses victimes de la guerre de 1914. Selon le témoignage de Raoul Noel, Edgar n'avait même pas 30 ans quand il est parti voir le consul de France pour être enrôlé à la place de son frère aîné Philippe Duclerc-Des Rauches, veuf et père de quatre enfants. Edgar symbolise le don du cœur pour la famille, même s'il n'a pas été maître des événements. Le *War Memorial* dans la ville des Plaines Wilhems à Maurice où est gravé le nom d'un jeune héros ayant reçu la Croix de Guerre à titre posthume en est un témoignage direct.

L'historicité des témoignages et leur apport

« La vie étrange dans la tranchée », portant la signature d'Edouard Helsey, comporte sept paragraphes de longueur inégale. Edouard Helsey, de son vrai nom Lucien Coulond, était un homme de lettres, un poète et un correspondant de guerre né le 17 avril 1883 à Paris dont la postérité est éphémère. Il a collaboré avec *La Liberté* et *Le Journal* en France et a même créé en 1917, avec quatre de ses confrères, le journal *L'Echo de France*. Il se révèle être un écrivain-reporter engagé de l'époque et imprégné de poésie et de comédie. Son témoignage emprunté à la presse française a paru dans un journal mauricien. Il a une valeur documentaire qui intéresse les lecteurs avides de comprendre les diverses facettes de la guerre. La modalité orale qui domine avec la présence des déictiques tels que « voici le soir, et puis, hier » marque bien la présence du témoin à ce moment précis. Il signe un pacte avec le destinataire qui lira sans pouvoir contester : « Croyez-vous ? ... Entendez-vous des pas de chevaux ? ». Dans « Lettre de Paris », l'apport authentique est flagrant car le jeune homme rend ses parents complices de ce qu'il vit : « Comme vous devez le penser... Cela a dû vous étonner d'apprendre... Comme vous avez dû l'apprendre... Pour vous donner une idée du monde ».

²⁸⁵ Témoignage oral de Raoul Noel, recueilli lors de l'entretien du 3 novembre 2014. Référence est faite au Livre sur le 418^e régiment dont une copie est chez la famille Noel à Pointe aux Canonnières.

Tous sont pris dans l'engrenage de la guerre du moment où les récits se croient autorisés à avoir l'adhésion de tout un chacun.

L'intérêt de ces témoignages est aussi dans l'art de créer des effets de suspense, du hasard. Prenons celui du capitaine Brebner sur le croiseur allemand qui aurait bombardé l'île Farquhar, l'une des îles de l'archipel des Seychelles. « Que le 16 août deux coups de canon furent tirés de la mer sur l'île Farquhar. Il n'y a que le Königsberg qui ait pu faire cela, car, à ce moment-là, il se trouvait dans ces parages »²⁸⁶. Ce n'est qu'une hypothèse, même si le lecteur est légitimement surpris par la suite. En arrivant sur la côte est de Madagascar, entre le cap est et Vohémar, le capitaine dit avoir trouvé « des indigènes quelque peu surexcités », ce qui montre que Brebner ne dispose pas de toutes les informations et laisse libre cours à tout un champ d'interprétation. Le déroulement d'un combat naval « quelque part entre le cap est et Vohémar » est troublant. Le suspense augmente car l'incertitude dans laquelle se trouve le capitaine devient l'indice d'une faiblesse d'une stratégie d'autant plus compliquée que l'enjeu est d'une grande importance pour l'Océanie. D'autres détails étranges viennent renchérir cette hypothèse : « Des indigènes vivant sur la côte disent que neuf cadavres en uniforme ont été jetés sur la côte, au sud et au nord du port. Quelques-uns avaient même des galons et leur sabre »²⁸⁷. Les autorités françaises semblent y avoir prêté foi et ont procédé à « des recherches pour retrouver ces corps afin d'essayer de les identifier ou tout au moins de connaître leur nationalité »²⁸⁸. Il n'y eut pas de suite car le journal précise que le navire du capitaine Brebner a quitté la région tout en frustrant le lecteur désireux de connaître un autre épisode de Vohémar.

Dans « Bloc-Notes d'un Mauricien pendant la guerre », le caractère authentique dans le but de convaincre le rédacteur en chef du *Radical*, le « cher Morel » transparaît dans les titres, les noms des villes, la date et la composition des armées. L'imagination est proscrite malgré l'aspect pittoresque de cet épisode de la guerre. Il signale à l'attention de F. L. Morel que des trains en provenance de Rome amenaient des contingents des armées des Indes. « Des contingents embarqués à Bombay dans la première semaine de septembre ont débarqué successivement à Marseille d'où ils ont été expédiés sur le Front »²⁸⁹. Un correspondant qui se trouvait à Lyon a relaté dans un journal, daté du 22 septembre, l'*Express* de Rome, cet événement qui renseigne sur la mobilisation des troupes d'autres pays alliés. Ce correspondant signale l'enthousiasme des Indiens : « Ces troupes paraissent admirablement armées et équipés. Les soldats agitent aux portières les drapeaux anglais et français et manifestent leur joie en des idiomes

²⁸⁶ Yvan Martial, « Détails inédits sur le Königsberg », p. 75 dans le Journal *Le Mauricien et La Gazette des Îles* ; Capitaine Brebner, 1914, *op. cit.*, *Le Mauricien* 1^{er} octobre ; Capitaine Brebner, 1914, *op. cit.*, *La Gazette des Îles et de la Mer des Indes*, 1990.

²⁸⁷ *Ibid.*

²⁸⁸ Yvan Martial, *op. cit.*

²⁸⁹ Parisi, 1914, *op. cit.*, *Le Radical* 25 septembre ; Parisi, 1914, *idem*, *Le Radical* 26 septembre.

naturellement incompréhensibles pour la foule qui les acclame sur les quais des gares ».²⁹⁰

Témoignage sur la trame des événements et la théâtralité

Gaëtan Picon, critique de l'art dramatique, explique que le jeu sur scène est le domaine de la parole, de la parole en action, c'est-à-dire qu'un texte prend vie devant les spectateurs. Dans les témoignages se découvrent maints signes qui ont un pouvoir dynamique, dans le sens que nous nous attendons à un rebondissement ou à une progression dans la marche des troupes. C'est ce que Roland Barthes appelle la théâtralité qui est saisissante et infléchit la manière de lire. Le témoignage d'Edouard Helsey commence ainsi par une description poétique car à la place de trêve il écrit « La bataille s'endort », et poursuit avec l'entrée en scène des Sénégalais et un dialogue où ces derniers vont jouer de manière assez loufoque leur rôle de soldat. Ils n'échappent pas à des images stéréotypées : « Combien j'en ai vu défiler, depuis quinze jours, de ces grands diables ingénus, corps d'athlètes, âmes d'enfants, bons chiens de garde dévoués qui grondent contre les voleurs »²⁹¹.

Comme il est le seul à relater les événements, il prend la liberté de donner une vision plaisante de ce défilé et il doit s'en amuser. Les Noirs ont souvent été représentés comme des êtres de stature imposante mais auxquels s'attache le cliché de simples d'esprit. Il accorde la plus grande partie de son témoignage à ces deux bataillons qui détournent momentanément l'esprit de la brutalité du combat. Ce sont des gens curieux, forts de leur conviction, qui « ne vivent que du seul espoir de : « Voir les Boches » et « coupe-coupe la caboche à Guillaume »²⁹². L'ironie de cette situation, c'est que les Sénégalais ignorent les enjeux de cette guerre et se comportent comme des enfants en manque de repères et en attente d'un miracle par la même interrogation dans « chaque gare, dans chaque village ». Helsey prend à tâche de témoigner sur une situation qui joue sur la mimésis, en d'autres mots ce qui imite le gestuel et la prise de parole d'un individu : « Debout derrière une haie ils regardent, regardent en silence. Leurs yeux s'inquiètent, leur front se plisse »²⁹³. Leur silence incarne la suspension du temps.

Puis la parole revient en force pour un sursaut collectif : « Où sont-ils donc ces Allemands ? Va-t-on les apercevoir débouchant brusquement de ces maigres bosquets en poussant des cris gutturaux pour exciter leurs chevaux gris, comme font les ennemis de la France, là-bas à Khenifra ou dans le Tafoudeit ? Où se cachent-ils ? Comment les charger à grandes enjambées, baïonnette lancée en avant, couteau serré entre les dents, car le fusil, n'est-ce pas, c'est seulement pour faire du bruit ? »²⁹⁴. Les pensées et

²⁹⁰ Correspondant qui écrit le 22 septembre 1914 dans l'*Express* de Rome.

²⁹¹ Edouard Helsey, *op. cit.*, *Le progrès colonial 7^e année* ; Edouard Helsey, 1914, « Lettre de Paris », *Le Progrès colonial*, 24 novembre.

²⁹² *Ibid.*

²⁹³ Helsey Edouard, « La vie étrange dans la tranchée », *Le progrès colonial 7^e année*.

²⁹⁴ *Ibid.*

les paroles qui se succèdent renvoient aux batailles burlesques que nous trouvons chez Rabelais et elles masquent le tragique. Dans la guerre des tranchées, les soldats faisaient l'expérience des cauchemars ; ce qui n'est pas le cas ici. Le jeune infirmier mauricien de la Croix Rouge, en mettant à l'avant-plan les soldats d'autres pays, crée une comédie en soi avec les Tommies et Turcos. Les badauds s'amuse à les voir défiler. Nonobstant le rituel militaire, la foule les rend abasourdis par leur zèle et « tant de sympathie intempestive ». Tous les « autres frères d'armes des Français, Turcos, tirailleurs marocains, spahis etc. »²⁹⁵ symbolisent l'Autre qui excite la curiosité. Il ajoute le côté singulier d'un contingent qui amuse la foule : « Les Turcos surtout (tirailleurs sénégalais) attirent beaucoup la foule par leur couleur d'abord, ensuite par leurs espiègleries de singes »²⁹⁶.

Le marin mauricien qui décrit l'attaque du *Waldeck Rousseau* donne un vibrant témoignage des stratégies des militaires qui ont été des modèles durant tout le branle-bas de combat. C'est un tableau fort animé qu'il fait dérouler sous nos yeux. Sans la moindre frayeur, ils ont suivi à la lettre les consignes qu'il énumère : « On nous fait monter nos hamacs sur les passerelles pour protéger les télémètres et les projections »²⁹⁷. C'était comme un jeu avec l'ennemi. Les offensives, contre-offensives, les bruits et les éclairs étaient dignes d'un film de science-fiction, et ce, dû au fait que les torpilleurs et le destroyer se lançaient dans une course effrénée et entrecoupée de ripostes de part et d'autre. Le jeune s'en donnait presque à cœur joie en mer puisqu'il écrit à ses parents en ces termes : « L'équipage a été plein de sang-froid et le tir excellent. La France peut compter sur nous et a le droit d'être fière de nous. Chose à remarquer pour un bateau moderne : ce fut un combat "modern style". En l'air, sur l'eau, sous l'eau, partout l'ennemi ! »²⁹⁸. Il ne cache pas que ses impressions sont excellentes sur le combat d'autant qu'il a « une confiance illimitée » en son commandant. Ce jeune marin révèle la technique innovante des combattants qui ont pu vaincre l'ennemi. Il ajoute même une touche d'humour à son témoignage : « si le *Waldeck-Rousseau* était autrichien et les sous-marins français, nos corps serviraient en ce moment de nourriture aux crabes et d'engrais aux moulins »²⁹⁹.

Témoignage intimiste de la « Lettre de Paris » et de la « Lettre de Bordeaux »

Tout d'abord, « La Lettre de Paris » est celle d'un jeune Mauricien qui livre ses réflexions sur la société civile et parle de ses propres intérêts durant sa mobilisation. Il écrit à ses proches dont il connaît les habitudes, entre autres, la lecture des journaux et il les intègre dans son monde.

²⁹⁵ *Ibid.*, 24 novembre.

²⁹⁶ *Ibid.*

²⁹⁷ *Le Mauricien, Quotidien de L'Ancienne Ile de France*, 10 décembre 1914.

²⁹⁸ *Ibid.*

²⁹⁹ *Ibid.*



La deuxième partie du témoignage datée du 17 octobre 1914 commence ainsi : « Je vous prépare une collection de *L’Echo de Paris*, journal catholique, où les principaux collaborateurs sont des académiciens comme Maurice Barrès, Paul Bourget, Frédéric Masson, Albert de Mun, etc. Ce dernier vient de mourir, comme vous avez dû l’apprendre. Vous aurez les dernières lueurs de son intelligence dans *L’Echo de Paris*, car il y fournissait un article par jour depuis la déclaration de la guerre »³⁰⁰.

D’ailleurs, au début de la première partie de sa lettre, il laisse entrevoir que lui aussi a des nouvelles et qu’il est heureux d’apprendre « que la guerre n’avait pas trop influé sur la vie commerciale à Maurice, et que les choses s’y passent plutôt normalement »³⁰¹. Malgré la distance entre eux, la fusion s’opère par un bain de quiétude analogue puisqu’il renchérit avec des mots réconfortants : « Ici aussi il en est de même ; à part l’absence du mouvement habituel et une sorte d’angoisse qui étreint tous les cœurs, on ne se dirait pas en temps de guerre »³⁰². Mais aussitôt le ton change et il évoque sa vie morne à Paris et la perspective d’une triste existence semble déjà agir sur son moral. Une isotopie de l’ennui se découvre avec la description de Paris qui se transforme en une ville de province faute de lumière dans les rues, d’animation dans les cafés qui « sont tous fermés dès huit heures du soir »³⁰³. Il est fort sensible à cette atmosphère mortifère imprégnée de tristesse, de silence qui l’angoisse, le mine et « fait tout de suite penser à la guerre »³⁰⁴.

L’obsession de la guerre est évidente. Autour de lui, c’est le sujet de conversation du quotidien qui est intériorisé et dont l’air même est imprégné. L’expression de l’inquiétude s’exprime à travers l’opposition entre le type déclaratif dans les parties narratives et le type exclamatif : « Quelle désillusion, quel ennui, quand on n’apprend rien de nouveau ! »³⁰⁵. Ce

³⁰⁰ Edouard Helsey, *op. cit.*

²⁷ *Ibid.*

³⁰² *Ibid.*

³⁰³ *Ibid.*

³⁰⁴ *Ibid.*

³⁰⁵ *Ibid.*

témoignage prend des accents pathétiques avec l'épanchement de la douleur de se retrouver seul, en exil, et de vivre dans une attente infinie. C'est une véritable agonie. On découvre la phobie, l'épouvante et le tourment. Dès qu'il se réveille, il n'a que cette obsession : lire les communiqués officiels. Le journal est le seul courant qui le lie à ce monde.

La même attente apparaît dans le témoignage du jeune caporal mauricien. Il demande à sa famille de prier pour lui et la rassure sur sa propre foi, car bien qu'il ait été dans une situation cruciale, il a été protégé par La Sainte Vierge. Il permet à ses parents de visualiser le danger qu'il a dû courir. A travers deux dates fatidiques, le 23 et le 24 août, il leur communique son horrible expérience : « J'ai eu ma capote percée de part en part par une balle qui n'a qu'effleuré la peau et ne m'a occasionné qu'une simple brûlure ! Quand pourrais-je vous montrer ces glorieuses déchirures ! »³⁰⁶. Avec la prise de conscience de l'écoulement du temps et de la précarité de sa situation, sa sensibilité est exacerbée. Il peut à peine dissimuler son impatience et sa révolte. Suite à ces deux exclamations apparaît une phrase lapidaire qui est un indice clair de sa volonté de ne pas se laisser aller au désarroi : « Je suis relativement bien, mais c'est très dur »³⁰⁷. C'est aussi une difficile victoire sur lui-même car il est blessé et évidemment démoralisé. L'adjectif « dur » en dit long.

Plaidoyer contre la guerre

Les témoignages de Helsey et des jeunes Mauriciens offrent à la fois des situations et des réflexions communes. Ce ne sont pas seulement les affres de la faim, de la soif ou des souffrances morales qui sont inhérentes à cette forme de déracinement, mais tout un ensemble d'attitudes comme la pénible attente d'un changement, l'impossibilité de fuite, voire l'absurdité de leur condition. Leur mode de perception des choses, leur révolte masquée dévoilent leurs intentions explicites : la guerre est une injustice. Celui qui est mobilisé ou bloqué dans la tranchée s'interroge sur le sens de cette guerre. Alors que les Sénégalais sont en rupture avec eux-mêmes car « ils ne voient rien qu'une plaine déserte qu'emplit un infernal tonnerre... Ils ne voient rien que des panaches blancs et des panaches noirs qui se croisent au pied d'une colline »³⁰⁸ et se posent la question « Ça une bataille ? », les Français, eux, s'enlisent pendant des jours et des nuits dans des occupations des plus communes puisqu'ils « se contentent des histoires, rient, jouent aux cartes, fument à petites bouffées le précieux tabac de la pipe »³⁰⁹.

La guerre infantilise l'homme qui perd peu à peu sa raison. Chez le jeune Mauricien, il s'agit de la même interrogation. La guerre l'a transformé en une bête en cage qui cherche en vain une issue. Il s'en plaint. La

³⁰⁶ Madeleine Touche, *op. cit.*

³⁰⁷ *Ibid.*

³⁰⁸ Edouard Helsey, *op. cit.*

³⁰⁹ *Ibid.*

dénonciation est perceptible dans la léthargie à laquelle il est condamné : « Quelle monotonie s'attache à cette longue bataille d'un mois, presque sans événements saillants ! On avance pas à pas, un ou deux kilomètres tous les deux ou trois jours » !³¹⁰. Il est incapable de fournir une précision sur la distance parcourue ou le temps. Le questionnement est perpétuel. Il interprète la force de frappe de l'ennemi qui pourrait être fatale : « Comme vous devez le penser, aucun fort ne peut résister à des obus de cette grosseur »³¹¹, car des plateformes avaient été dressées par des Allemands à des points stratégiques pour attaquer. La peur le domine. Dans la « Lettre de Bordeaux », nous sentons l'effort pour frapper d'horreur les imaginations par le choix des mots et la fonction explicative. Il étale les horreurs inséparables des champs de bataille pour mieux crier à l'injustice qui est perpétrée journellement : « Ici le pays, c'est la dévastation, plus d'habitation, maisons pillées et brûlées ! »³¹². C'est la société civile qui est la première victime. Quant aux tueries, elles dépassent l'entendement. Les champs suscitent encore plus de révolte quand ils sont abandonnés par les Allemands. Le non-respect de la vie est consubstantiel de la guerre puisqu'il s'agit d'éliminer sans remords.

La guerre de 1914 à 1918 a fait l'objet d'une littérature inépuisable. Il ne s'agit pas seulement d'histoire. La vie de millions d'hommes, de femmes et d'enfants reste affectée par les traumatismes et les pertes. Le témoignage d'un poilu dans une perspective comparative avec les témoignages précités s'inscrit dans un registre lyrique et est porteur d'un message très fort. La guerre au nom d'intérêts économiques, politiques et égoïstes, et à courte vue, ne détruit-elle pas le droit à la vie humaine ? Cet aveu de l'impuissance humaine est bouleversant car l'homme qui subit seul le « déluge de fer » voit le spectre de la mort et ne veut pas vivre seul l'horrible expérience puisqu'il dit : « Il aime sentir près de lui un être, un camarade qui court les mêmes risques »³¹³. Il est animé par un idéal de fraternité.

Tout le décor est dramatique et vrai. Les terrains sont passés au crible car « il ne doit plus rester un seul être vivant dans les tranchées nivelées »³¹⁴. Il entend les éclats des obus et a l'impression de perdre la raison dans ce décor apocalyptique. Plutôt que de se laisser aller au pessimisme amer, il se révolte en pensant à ses camarades en cavale, ou tout simplement morts, et à ses proches : « Puis c'est la révolte, il a une envie folle de bondir. C'est trop stupide de rester là à attendre la mort ! Tout est préférable à cela ! Oh ! Voir le danger en face ! Lutter !! Agir !!! »³¹⁵. Six exclamations d'affilée montrent l'indignation et la nausée que lui inspire la guerre. La vision apocalyptique même de la guerre est faussée. Il ne s'agit

³¹⁰ *Ibid.*

³¹¹ *Ibid.*

³¹² Madeleine Touche, *op. cit.*

³¹³ Audoin-Rouzeau Stéphane et Becker Annette, *op. cit.* p. 133.

³¹⁴ *Ibid.*

³¹⁵ *Ibid.*

plus de lutter contre l'ennemi ou de revenir auréolé de gloire mais de faire un pari avec soi-même, c'est-à-dire de conjurer la mort et de croire au miracle. Dans « Visions de Bataille », le procès de la guerre est plus lyrique mais tout aussi fort. La guerre se confond à un spectacle « effrayant et magnifique » avec la flamme et la fumée et les mille risques de succomber sous les obus et mitraillettes mais ironiquement elle donne lieu aussi à une expérience surhumaine face à son destin inéluctable : « Près de cet enfer... peut-être grimé comme nous sur un toit, est perché un veilleur qui indique l'endroit où tombent les obus de la marine »³¹⁶. Ne faut-il pas condamner la fraternité et l'héroïsme au nom des intérêts sordides de la guerre ?

Ces témoignages, parmi les nombreux autres qui ne sont pas archivés ou qui sont dispersés et enfouis dans les livres de famille, permettent de revivre des traumas et des expériences à la fois angoissantes et atypiques. Le didactisme de cette forme d'écriture est surprenant. Mort sur le champ de bataille ou non, celui qui écrit se transforme en porte-parole de toute une collectivité prise dans l'engrenage de la guerre qui en fait éclater l'absurdité. Les témoignages sont d'un apport historique, psychologique mais aussi philosophique.

Annexe : Récapitulatif des témoignages

	Témoignage-titre	Dates	Source	Auteur
1.	« Les Bloc-notes d'un Mauricien pendant la guerre »	Les 25 septembre et 26 septembre 1914	Journal : <i>Le Radical</i>	Paris
2.	« Détails inédits sur le Königsberg »	Le 1 ^{er} octobre 1914	Journal : <i>Le Mauricien</i> ; <i>La Gazette des Iles</i>	Capitaine Brebner
3.	Extraits d'une lettre d'un jeune mauricien - « Lettre de Paris »	Le vendredi 13 novembre 1914	Journal : <i>Le Mauricien, Quotidien de L'Ancienne Ile de France</i>	Anonyme - Un jeune mauricien, infirmier de la Croix Rouge
4.	« La vie étrange dans la tranchée »	Le mardi 24 novembre 1914	Journal : <i>Progrès colonial 7^e année</i>	Edouard Helsey
5.	« Témoignage sur le croiseur-cuirassé <i>Waldeck-Rousseau</i> »	Le samedi 10 décembre 1914	<i>Le Mauricien, Quotidien de L'Ancienne Ile de France</i>	Anonyme - un jeune marin mauricien
6.	« Visions de bataille », une vue sur Nieuport	Le 14 décembre 1914	<i>Le Mauricien, Quotidien de L'Ancienne Ile de France</i>	Anonyme
7.	« Une lettre de Bordeaux destinée à la mère d'Edouard Touche »	Le 16 décembre 1914	<i>Le Mauricien, Quotidien de L'Ancienne Ile de France</i>	Madeleine Touche, une tante vivant en France
8.	Souvenir de l'oncle Edgar Ducler Des Rauches	3 novembre 2014	Entretien	Raoul Noel

³¹⁶ *Le Mauricien, Quotidien de L'Ancienne Ile de France*, 14 décembre 1914.